

scène, je n'en doute pas, et se moquait de moi. Quant au lit, impossible de le faire sortir de la pièce, à moins de le démonter. Mais je pensai que je pourrais le déplacer. Après un examen méthodique des surfaces pour le moment découvertes, je pris un morceau de pastel rouge, et je découpai celles-ci en quadrilatères de vingt-cinq centimètres de côté. Alors je ne mis à plat ventre et non seulement j'examinai des yeux chacun de ces quadrilatères, mais je les palpai des deux mains. Ce premier travail accompli en vain, je roulai le lit et opérâi sur l'emplacement qu'il avait occupé, de la même manière. Aucun résultat. Tout-à-coup, je m'écriai :

—Ah que je suis bête ! C'est trop bête d'être bête comme ça !

Je venais d'apercevoir deux étagères pleines de livres et accrochées aux murailles. Il était évident que j'avais mis le bouton, non pas sur la table de toilette, mais, par distraction, sur l'un des rebords que les livres laissaient tout au long des étagères. A première vue, cependant je ne distinguai rien. Mais, attendu que, d'après mon raisonnement, le bouton ne pouvait être que là, puisqu'il n'était pas ailleurs, je pensai qu'il était dissimulé entre deux livres.

Comme j'étais pressé, je poussai vigoureusement chaque rangée de volumes de droite à gauche. Ils tombèrent par terre comme des capucins de carte. C'est un exercice qui abîme beaucoup de reliures. Quant aux livres brochés, ils mettent à se débrouiller une astuce incroyable, et on n'arrive jamais à reconstituer la pagination. Le seul ouvrage, à ma connaissance, qui ne souffre pas de cet inconvénient, ce sont les Pensées de Pascal, parce qu'on a jamais su dans quel ordre il convient de les classer. Mais pour les traités de géologie, pas de plus grand désastre. Toute la stratification terrestre en est bouleversée ; aucun tremblement de terre n'y produirait de telles perturbations ; l'éocène se glisse sous le silurien, et l'ursus speloeus embrasse l'iguanodon clavipes. C'est le pur chaos.

Quant à la seconde étagère, elle abrégée d'elle-même son supplice en se brisant. D'après les théories que j'ai précédemment exposées, tout por-

te à croire qu'elle se suicida pour ne pas supporter l'affront que je lui faisais subir, et m'être désagréable. Les livres me tombèrent pêle-mêle sur la tête. Mais le bouton n'y était pas. J'étais couvert de poussière et de sueur, pâle d'angoisse et de désespoir, je pleurai, oui, je pleurai de rage. Je m'assis sur le plancher au milieu des ruines de ma bibliothèque à jamais gâchée. Une épingle que j'aperçus dans une fente brilla devant mes yeux comme l'étoile du pôle.

—Voici, me dis-je, la solution. Je m'en vais fixer le faux-col par derrière avec cette épingle, et me servir du bouton unique qui me reste pour joindre le plastron au col.

L'espoir rentre vite dans les âmes. Je me mis à siffler gaiement.

—Vous verrez bien, dis-je à tous les ironiques ennemis qui m'entouraient : table, chaises, livres, débris, et au bouton disparu, que je savais là !—vous verrez bien que je pourrai m'habiller.

Je me piquai un peu les doigts en épinglant le faux-col. Ceci n'avait aucune importance. Mais quand je voulus boutonner sur le devant, mon unique bouton était trop petit, et le faux-col trop épais. Cet indispensable accessoire de toilette resta ouvert des deux côtés de ma nuque, comme les deux ailes d'un mauvais génie.

C'eût été, pour un autre, la fin de tout, l'effondrement et la ruine. Mais je résolus, moi, de ne pas me laisser vaincre. Je roulai dans une feuille de papier mon faux-col et une cravate, je mis sous mon bras mon gilet et ma jaquette, descendis l'escalier, et me précipitai dans la rue. J'avais l'air d'un sauvage ivre, mais je trouvais un fiacre tout de même.

Je criai au cocher :

—Roulez jusqu'à ce que vous aperceviez une mercerie ou un chemisier.

Le fiacre roula. Il roula, roula. Il y a douze pages consacrées aux chemisiers, dans le Bottin, et autant aux merciers. Ce ne sont donc pas des personnes difficiles à trouver ; et pourtant le fiacre n'arrêtait pas. Je crus que le cocher se moquait de moi, ou voulait se faire payer des heures superflues, mais il me dit :

—Patron, c'est dimanche. Toutes les boutiques sont fermées,

C'était le dernier coup. Cependant je pus réunir tout ce qui me restait de courage et de capacité raisonnante. Il était impossible qu'il n'y eût pas à Paris, ville de deux millions d'habitants, un bouton de faux-col à acheter quelque part, même le dimanche. J'avais raison.

—Patron, dit le cocher, je sais un endroit. C'est aux Classes Laborieuses, rue Mouffetard. Ça reste ouvert le dimanche pour les pauvres diables qui ne peuvent pas faire leurs achats dans la semaine.

Nous étions rue de la Pompe, à Passy. La course est bonne. Mais enfin j'arrivai rue Mouffetard.

—Le rayon des boutons de faux-col ?

—Voyez mercerie !

Et je vis "mercerie". On me demanda combien je voulais de boutons, je dis :

—Tout ce que vous avez !

Ces brutes de calicots n'eurent pas l'air de me prendre au sérieux. Pour fixer un chiffre je demandai douze douzaines. On me les vendit.

Et j'allai au ministère des colonies.

Le ministre était parti. Il ne restait qu'un petit attaché de cabinet, une espèce de tête à gifles, qui me dit :

—Pour les concessions du Congo ? Ne repassez pas. C'est donné.

Voilà comment j'ai manqué ma fortune. Et pourtant, j'avais une consolation : ma grosse de boutons de faux-col. Quand je rentrai chez moi, la domestique avait remis un semblant d'ordre au milieu des ruines faites par moi, et rentré les chaises. Sur l'une d'elles, il avait étendu ma chemise de la veille.

Et au col de cette chemise, il y avait le bouton ! Il était là mon bouton, qui avait l'air de me dire : "Mon ami, t'es-tu bien amusé ?..."

Ne croyez pas que j'eusse oublié de l'enlever de la chemise. Si c'est ce que vous croyez, vous avez tort. Je vous jure que je l'avais enlevé, j'en suis sûr. Seulement, il était revenu. C'est toujours comme ça.

PIERRE MILLE

Un bavard me fait toujours l'effet d'un train qui va dérailler.

MME BARRATIN.